

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Académie des sciences et lettres de Montpellier. Auteur du texte.
Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de
Montpellier. 1982.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

– La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

– La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

– des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

– des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Zp 50432/1982, 13

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1982)

NOUVELLE SERIE

TOME 13 - 1982

Zp 50432

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1982

Séance du 24 mai 1982*RÉCEPTION du Chanoine Pierre MASSET**ÉLOGE du Pasteur Jean CADIER*

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mesdames, Messieurs,

A celui qui la regarde de l'extérieur, une Académie comme celle-ci risque fort d'apparaître le plus souvent comme un cercle savant, prestigieux, tant par ses membres que par les sujets qui y sont traités, mais aussi comme une société fort sérieuse, trop sérieuse peut-être, quant à ses préoccupations, noble et grave, voire austère. Il me suffit d'avoir participé à vos séances, mes chers confrères, depuis le jour où vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à siéger parmi vous, pour savoir que si l'amour de la connaissance, le bon goût et la recherche de la vérité sont choses qui honorent votre Académie, celle-ci n'en est pas moins en même temps le lieu privilégié de la simplicité et de l'amitié. Aussi bien suis-je dans l'obligation — une douce obligation à vrai dire — de vous remercier cordialement pour m'avoir élu comme membre de votre société. C'est pour moi un honneur et une joie, et je vous en suis profondément reconnaissant.

Le fauteuil qui m'est attribué a été occupé avant moi, et ce depuis 1947, par le Pasteur Jean Cadier, dont vous me permettrez de prononcer l'éloge dans un instant. Avant lui, il l'avait été pendant quelques années par le Recteur Sarrailh, Recteur de l'Académie de Montpellier, et, auparavant, par Maître Louis Guibal, bâtonnier et député de l'Hérault, ce qui nous fait remonter jusqu'en l'année 1893. Rassurez-vous, je ne pousserai pas plus loin cette remontée dans le temps. Je note seulement avec plaisir que votre Académie est l'ancienne «Société royale des Sciences», fondée en 1706 ; cela me suffit pour apprécier la solidité de l'institution, pour

me réjouir qu'une aussi ancienne et vigoureuse institution soit appelée à contribuer au développement de la culture française, et pour me sentir aussitôt grandi et fortifié par un aussi illustre parrainage.

J'ai toujours été comme fasciné par le savoir. L'éclair de la découverte certes, mais aussi simplement la recherche laborieuse, et déjà et toujours l'appel de la lumière. Un autre appel, vous le savez, m'a amené au service de Dieu et de l'Eglise. Mais ces deux appels ne se sont jamais contrariés en moi. Ils se sont même confondus en un seul appel. Et cela s'est concrétisé pour moi, de par le jeu des circonstances, en la pratique de la philosophie, au service de l'éducation des jeunes. S'il arrive parfois que l'intellect, lorsqu'il se veut «séparé» et travaillant seul dans l'azur des idées, détourne de Dieu, j'ai toujours été convaincu au contraire que la pensée au sens plein du mot, lorsqu'en elle se rejoignent la lumière et l'amour, est une voie qui y conduit. Le savoir et la sagesse ont souvent été rangés au cours des siècles dans le domaine du sacré. Je pense que, plus profondément encore, la pensée est dans l'homme avec l'amour, une réalité proprement divine. Je professe donc que foi et raison ne sauraient se contredire car l'une et l'autre trouvent dans la même sagesse divine leur principe, leur fondement et leur norme. Un peu de science, un peu de philosophie éloignent de Dieu, dirions-nous à la suite de Pascal, mais beaucoup de science, beaucoup de philosophie y ramènent.

S'il m'est permis d'évoquer ici en quelques mots ceux à qui je suis redevable de cette ouverture et de ce goût, je citerai, outre mes parents, qui me donnèrent le bon sens et la sagesse paysanne, les convictions chrétiennes profondes et même le savoir tels qu'on les avait autrefois dans nos villages ; outre les maîtres qui m'ont formé, déjà dans les classes primaires, et ensuite dans le secondaire ; je citerai simplement comme ceux à qui je dois le plus en ce domaine le Père d'Aussac, Père Lazariste, alors professeur au Grand Séminaire de Montpellier, d'intelligence très vive et de vaste culture, et M. Aimé Forest, professeur à l'Université de Montpellier, qui m'apprit à aimer la philosophie. En lui l'union de la sagesse humaine et de l'aspiration religieuse se trouvait réalisée à un degré éminent. Il me plaît de penser que, jusqu'en 1968, date de son départ de Montpellier, il a été membre de cette Académie, dont il est d'ailleurs toujours membre honoraire. Je ne doute pas que la nostalgie qu'il manifeste encore à l'égard de Montpellier et des joies intellectuelles qu'il y a connues ne doive en grande partie son origine à la ferveur intellectuelle qu'il a goûtée au sein de cette Académie.

Si j'en viens à l'hommage que je dois à mon prédécesseur, d'aucuns s'étonneront peut-être que ce soit justement moi-même, prêtre catholique, qui sois convié à

succéder à un pasteur protestant et à prononcer son éloge. Je pense qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de la sorte. Ce serait en effet la preuve que l'on ignore la largeur d'esprit de cette Académie, et que l'on ignore surtout le fait du mouvement œcuménique et son importance croissante à l'heure actuelle.

C'est en effet sous le signe de l'œcuménisme que je rencontrai pour la première fois le Pasteur Cadier. C'était le 25 décembre 1962. Me trouvant la veille au soir dans la paroisse de Fabrègues pour les confessions de Noël, un message de l'évêché me fut porté, me demandant de me trouver le lendemain matin à l'Hôtel Métropole pour servir d'interprète à Mgr Tourel. Celui-ci devait en effet y avoir une entrevue avec Mgr Nikodim, métropolite de Léningrad et Ladoga, second personnage de l'Eglise orthodoxe russe et chargé du département des Affaires extérieures du Patriarcat de Moscou. Ainsi fut fait. Vers la fin de l'après-midi de ce même jour de Noël, Mgr Tourel lui rendit l'invitation ; ce fut, dans le grand salon de l'évêché, une cérémonie à la fois plus officielle et très amicale, où les petits chanteurs du Séminaire St Roch, sous la direction experte de Mgr Roucairol, nous régalerent de quelques Noëls de chez nous, auxquels Mgr Nicodème et le diacre qui l'accompagnait répondirent par des Noëls russes. Mgr Tourel avait eu la délicatesse d'inviter M. le Pasteur Cadier à cette rencontre œcuménique — rencontre où se trouvaient donc représentées les Eglises orthodoxe, protestante et catholique — et c'est ainsi que je fis connaissance du Pasteur Cadier. Par la suite nous n'eûmes guère à travailler ensemble à proprement parler, car nos ministères étaient très différents. Néanmoins nombre de manifestations, culturelles ou religieuses, sur la place de Montpellier, au cours de quelque dix-huit années, nous fournirent l'occasion d'agréables et toujours enrichissantes rencontres. Le Pasteur Cadier était en effet un homme d'une riche culture et d'une puissante personnalité — l'expérience me l'avait appris, mais la lecture de son œuvre et l'étude de sa biographie lorsque je fus appelé à lui succéder à l'Académie, me firent découvrir en lui beaucoup de richesses que j'ignorais. C'est de cela, Mesdames et Messieurs et chers confrères, que je voudrais maintenant vous faire part. J'ose espérer que le portrait ne sera pas trop infidèle et, pour ce faire, je vous convie à suivre avec moi le déroulement chronologique de son existence, sur lequel se détacheront, comme autant d'aspects de sa personnalité, le pasteur et le professeur et également le prédicateur, l'académicien et le résistant, le tenant de l'œcuménisme, l'homme et le chrétien.

Jean Cadier naquit le 1^{er} juillet 1898, à Vabre, dans le Tarn, où son père était pasteur. Son grand-père déjà avait été pasteur à Pau. Son oncle de même fut pasteur. Ainsi que de nombreux cousins. Bref, une famille de pasteurs.

Une famille de foi solide donc, et généreuse au service de Dieu. A l'âge de six ans, Jean Cadier eut la douleur de perdre sa mère. Quatre ans plus tard, en 1908, il suivit son père qui venait d'être nommé pasteur à Sauveterre-de-Béarn et c'est là, dans le Béarn, que se déroulèrent ses années d'adolescence. Il fit ses études secondaires au Lycée de Pau. Et ensuite, quand se fut affermie sa vocation pastorale, il entra, en 1916, à la faculté de Théologie Protestante de Montauban. Mobilisé en 1918, il n'eut pas à combattre, mais resta sous les drapeaux jusqu'en 1921. Il reprit alors ses études, non plus à Montauban mais à Montpellier, où la Faculté de Théologie avait été transférée en 1919. C'est là, à Montpellier, qu'il épousa Madeleine Lafitte. C'est là qu'il acheva ses études de théologie par une thèse sur «La notion de Fils de Dieu dans les Evangiles synoptiques». Avant de le suivre dans sa vie active de pasteur, notons bien ce qui fut comme la découverte, et en tout cas la lumière de ses années d'étudiant en théologie. Ce fut d'une part, grâce à son maître Henri Bois, «à l'humaine et mystique philosophie», la découverte de la personne du Christ comme «Sauveur vivant», et d'autre part, grâce au doyen Emile Domergue, l'historien de Calvin, la rencontre émerveillée avec la personne et l'œuvre de Calvin. Jean Cadier n'allait pas tarder, dès lors que son ministère pastoral l'amènerait à approfondir le message de Calvin, à devenir, et à rester tout au long de sa vie, un calviniste convaincu et enthousiaste.

C'est à Valdrôme, petit village de la Drôme, qu'il fut appelé à exercer pour la première fois son ministère pastoral. Un village entièrement protestant, mais qui n'avait plus de pasteur depuis longtemps. Jean Cadier y fut appelé par le maire du village à l'occasion d'un culte «de passage». Ayant saisi l'occasion d'une charrette qui s'y rendait, il arriva à Valdrôme en juillet 1923, avec sa jeune femme et un bébé de quarante jours. Il devait y rester onze ans. Mais ne croyons pas qu'il allait s'abandonner tout doucement aux charmes bucoliques et austères de la vie campagnarde. Au contraire, il allait donner à Valdrôme, dès le début de son ministère, toute la mesure de son engagement pastoral. Dès le début, allaient se manifester les deux aspects essentiels de sa personnalité pastorale, qui devaient le marquer pour toujours : le prédicateur et le théologien.

C'est un important chapitre de sa vie que Jean Cadier écrit ici. Nous pourrions l'intituler «la Brigade missionnaire de la Drôme», ou encore «le Réveil de la Drôme». De quoi s'agissait-il ? La tradition revivaliste, la tradition du «réveil», est une ancienne tradition des Eglises protestantes. Le pasteur Cadier, dans un article des *«Cahiers du Matin vient»*, nous en donne lui-même la définition : «Une âme visitée par l'Esprit de Dieu passe par la nouvelle naissance. Une Eglise visitée par l'Esprit

de Dieu passe par le Réveil. Le Réveil est la nouvelle naissance d'une Eglise, ranimée par la grâce divine et surgissant du tombeau des formalismes» (1).

Dès son arrivée à Valdrôme, Jean Cadier est mis en contact, par son ami Henri Eberhard, pasteur de Dieulefit, avec la Brigade de la Drôme. Ces quelques hommes de Dieu s'en vont prêchant, à temps et à contre-temps, dans les campagnes et les villes de la région, dans les temples et les cafés, dans les salles publiques et en plein air, pour réveiller la foi assoupie. Et ils obtiennent en effet des conversions, des retours à la «pratique». En décembre de cette même année, ils prêchent une mission à Valdrôme même. Cadier s'engage de plus en plus, et comme prédicateur et comme théologien. Mais il ne lui suffit pas d'évangéliser les bonnes gens de la Drôme, son zèle l'amène à porter la parole de Dieu dans tous les coins de France, à Paris même, au temple de l'Etoile, en 1927, en Belgique, en Suisse, en Algérie. «Frères, disait-il, aux fidèles du temple de l'Etoile, *vous avez peut-être pensé à la multitude des âmes qui se perdent loin de Dieu ; vous avez souhaité un protestantisme conquérant, apportant la vie aux âmes. Il nous manque quelqu'un : le Saint Esprit. Demandons-le. Offrons-nous. Et ce sera le Réveil*». Cadier fut essentiellement prédicateur. De son propre aveu, il prêcha dans quatre cent trente temples en France au cours de sa vie. Il nous a laissé plus de 300 sermons manuscrits. Et tous ceux qui ont entendu ses sermons s'accordent à reconnaître ses qualités de prédicateur. Une voix forte, bien timbrée. La conviction drue et la véhémence d'un prédicant de combat, avec la flamme et l'action oratoire qui sont la marque d'une parfaite maîtrise de la parole, avec aussi cette simplicité, cet humour qui permettent de faire passer les vérités les plus exigeantes, tout cela, joint à la puissance d'évocation et à la force d'entraînement de sa parole, dans un style direct, percutant, provocant parfois, tout cela faisait de Cadier un grand prédicateur, et un infatigable prédicateur. Ses sermons, entièrement écrits jusque dans le détail, semblaient pourtant jaillis de l'improvisation du cœur. Ils sortaient en effet du cœur, et c'est pourquoi ils allaient droit au cœur.

Mais notre jeune pasteur est également le théologien de la Brigade. Il écrit chaque mois un article, de caractère historique ou scripturaire ou théologique, pour «*Le Matin vient*», journal de la Brigade fondé en 1924. Il poursuivra inlassablement sa collaboration à ce journal jusqu'en 1949. Dans ses articles il revient souvent sur le Réveil, dont il scrute le sens. Il compare l'actuel Réveil de la Drôme à ce

(1) *Les Cahiers du Matin vient*, janvier-juin 1937, n°1 - 2.

que fut le Réveil du XIX^e siècle, étude qu'il reprendra plus tard dans un bel article de la revue *«Etudes Théologiques et Religieuses»* (1). Le Réveil du XIX^e siècle, écrit-il, marque une réaction calviniste sur le théisme vague, sur le rationalisme, qui prévalait alors dans les Eglises réformées, tant à Genève qu'en France. Il fut un courageux effort pour retrouver le message évangélique dans toute la pureté de l'inspiration calviniste. Mais cette tentative souleva des oppositions farouches. A Genève, le pasteur revivaliste Malan fut obligé, dans la cité même de Calvin, d'abandonner le combat qu'il avait entrepris en vue de restaurer le calvinisme. A Valdrôme — et voilà qui intéresse directement notre propos — un siècle avant Jean Cadier, le pasteur Elie Charlier s'était fait l'apôtre zélé du Réveil. Les conversions avaient été nombreuses. A tel point que le négoce local et notamment les cabaretiers en prirent ombrage. Le Conseil municipal, réuni en Consistoire, frappa d'interdit le pasteur trop zélé, le sous-préfet de Die dut intervenir, et finalement Charlier dut quitter le pays. Ailleurs, note Cadier, le Réveil subit en profondeur l'influence méthodiste. C'était en vérité une tout autre conception du salut dont il était alors question : au langage de la prédestination et de la souveraine grâce de Dieu, était substitué celui de la libre décision, du moralisme et de l'individualisme. Bref, le Réveil du XIX^e siècle, né d'intentions très pures, avait provoqué en fait la rupture de l'unité de l'Eglise réformée et donné naissance à une prolifération d'Eglises libres et de sectes. Aussi bien Jean Cadier, théologien avisé et bon connaisseur de l'histoire religieuse et de ses déchirements, se montra-t-il toujours soucieux d'éviter pour le Réveil du XX^e siècle les erreurs de celui du XIX^e et de sauvegarder toujours — nous aurons l'occasion d'y revenir — l'unité de l'Eglise. *«L'Eglise réformée de France, écrit-il en 1952, retrouve dans le Réveil du XX^e siècle une unité qu'elle avait perdue dans le Réveil du XIX^e... Dès son origine, la Brigade a affirmé son amour pour l'Eglise de la Réforme à laquelle elle appartenait».*

Oui, ce fut un grand moment dans la vie du pasteur Cadier que ces onze années de Valdrôme. J'ose espérer que le recueil de souvenirs de la Brigade de la Drôme auquel il travaillait pendant les dernières années de sa vie sera publié prochainement. Sa lecture en sera certainement passionnante. Un grand moment, disions-nous, et qui marqua toute sa vie. Non seulement parce que s'y affirmèrent le pasteur et le prédicateur, mais aussi parce que peu à peu s'était éveillé et formé en lui le théologien. C'est là, au contact des réalités concrètes du ministère, qu'il

(1) 1952, n°4. *La tradition calviniste dans le Réveil du XIX^e siècle.*

découvrit que la pensée et l'action ne se séparent pas ; que la pastorale est infirme sans la théologie, et vaine la dogmatique sans l'évangélisation. Il allait avoir bientôt, et de plus en plus, à lier l'une et l'autre, la théologie et le pastorat, en cette ville de Montpellier où, après un an d'interim à Valence, il arriva en 1936.

A cette date, commence pour Jean Cadier une autre grande période de sa vie, et qui devait même le mener jusqu'au terme de son voyage terrestre, si du moins l'on excepte la parenthèse de la guerre et de la Résistance. Lorsque Jean Cadier, en 1936, arrive à Montpellier, c'est à la fois pour y être pasteur au temple de la rue Brueys, «la chapelle» comme on la désigne en général, et pour assurer, à temps partiel, des cours de théologie pratique à la Faculté de Théologie protestante. Il devait par la suite, en 1945, prendre à plein temps la chaire de théologie systématique et assurer cet enseignement pendant vingt-trois ans, jusqu'en 1968. Il devait aussi plus tard assumer la charge de doyen de la Faculté de théologie au cours de trois mandats successifs, de 1960 à 1968. Comme professeur et comme doyen, il visait surtout à former ses étudiants en vue du ministère paroissial. Il entendait les initier à la lecture de *«L'Institution de la Religion chrétienne»*, de Calvin, base essentielle du calvinisme le plus pur.

S'agissant de calvinisme, le pasteur Cadier le connaissait mieux que quiconque, pour l'avoir étudié, pouvons-nous dire, durant toute sa vie et pour avoir beaucoup écrit à son sujet. Les deux piliers fondamentaux de sa théologie sont d'une part *«Le Catéchisme de Heidelberg»*, dont il publia une traduction nouvelle, précédée d'une longue introduction historique et dogmatique, à titre de thèse de licence en théologie, en 1942, et d'autre part *«L'Institution de la Religion chrétienne»*, de Calvin. Il appréciait beaucoup le *«Catéchisme de Heidelberg»* parce qu'il trouvait dans ce petit catéchisme en cent vingt-neuf questions, édité en 1563 par les soins de l'Electeur palatin Frédéric III, un merveilleux condensé, à la fois très riche de doctrine et accessible à tous, de la confession de foi de l'Eglise réformée. Quant à Jean Calvin, on sait que Cadier lui consacra la plupart de ses écrits, sur lesquels nous reviendrons.

La connaissance qu'il avait du protestantisme français, aussi bien de la doctrine de Calvin que de l'histoire des Eglises réformées, lui valut, dès 1933, alors qu'il était encore à Valdrôme, de faire partie de la Commission permanente du Synode de l'Eglise réformée évangélique. Il eut l'honneur de présider, en 1938, le Synode constitutif de l'Eglise Réformée de France, premier Synode national de l'Eglise réformée, signe et réalisation de l'unité retrouvée. Cadier fut, avec le pasteur

Marc Boegner, l'un des artisans les plus zélés de cette reconstitution de l'unité de l'Eglise réformée. Aussi bien fut-il amené à jouer un rôle éminent dans le protestantisme français : il fut membre du Conseil national de l'Eglise réformée de France pendant dix-sept ans ; président pendant quatre ans du Comité des Eglises réformées d'Europe ; président pendant quinze ans de la Société calviniste de France ; membre du Comité du Musée du Désert et du Comité de la Société de l'histoire du Protestantisme français.

Mais la guerre, hélas ! vint mettre, dans cette débordante activité intellectuelle et pastorale, une parenthèse tragique. Mobilisé en octobre 1939 comme aumônier militaire de la 3^e Armée, il le resta jusqu'en août 1940, date où il fut fait prisonnier à Neuf-Brisach. Libéré quelque temps après, il reprend son ministère au temple de la rue Brueys. Ses sermons de cette époque révèlent l'âme du pasteur, soucieux de partager les peines, les désarrois et les inquiétudes de ses fidèles, mais attentif aussi à les reconforter dans la foi, de telle sorte que l'épreuve serve à la «reconstruction morale et spirituelle» du pays. *«Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse»*, dit-il avec la deuxième épître à Timothée. Je note de même dans un sermon de juin 1941 : *«Comme St Augustin sentant vaciller sous la poussée des barbares les assises du monde antique, nous dressons au-dessus des remparts de la cité de Dieu la croix, signe de ralliement... Il faut revenir à l'Evangile»*... il faut, à l'appel d'Ezechiel, *«relever le mur de défense et se tenir sur la brèche»*, il faut *«mener la guerre de l'Esprit»*. Et, à mesure que l'occupation allemande va laisser apparaître son vrai visage nazi, il prendra parti sans hésitation et avec force contre cette nouvelle barbarie païenne. Au risque de choquer peut-être certains de ses auditeurs. Mais l'avenir devait lui donner raison et la barbarie qu'il dénonçait devait hélas ! s'avérer bien plus grande encore qu'on eût pu le supposer.

Dès lors, il fut conduit à s'engager de plus en plus dans la Résistance. Non point par une motivation politique quelconque. Non point comme un organisateur de maquis ou de «réseau». Il n'était rien de tout cela. Mais il était chrétien et pasteur d'âmes et il se devait, à ce titre, d'une part de témoigner de sa foi, et d'autre part de porter secours aux vaincus, aux traqués, aux souffrants, dans les circonstances où la Providence l'avait placé. Aider des Juifs ou des jeunes du maquis à se cacher, procurer une identité à ceux qui ne pouvaient plus en avoir, assister un agonisant traqué, consoler les prisonniers — car il était alors aumônier des prisons — telle fut sa «résistance».

Grâce à Dieu, les dévouements étaient nombreux en ces jours-là. Par discrétion je ne citerai point de nom, sinon celui du Major Flandre, qui paya de sa vie son patriotisme et sa foi. «Montcalm» de son nom de maquis, le Major Flandre, officier de l'Armée du Salut, organisa la Résistance et le service social à Montpellier, puis à Marseille. Arrêté par la Gestapo, incarcéré aux Baumettes, il fut fusillé le 13 juin 1944, dans un petit bois de la Roque d'Anthéron. Mme Cadier accompagna sa femme et ses deux enfants à Aix pour chercher son corps et le ramener à Marseille.

En ce même mois de juin 1944, le pasteur Cadier faillit lui aussi se trouver pris dans les rets de la Gestapo. Deux voitures au petit matin s'arrêtent près de sa maison, les agents de la Gestapo en descendent et se présentent. Heureusement le pasteur Cadier n'était pas là, car sentant venir la chose, il ne couchait plus depuis quelque temps dans sa maison. Les policiers laissent sortir son fils Pierre pour quelque course. Celui-ci va à la rencontre de son père et l'avertit. Ainsi Jean Cadier échappa-t-il à la Gestapo. Il passa alors au maquis du Sidobre, à Anglès, dans le Tarn, où se trouvaient nombre de Juifs et de personnes recherchées par la Gestapo. Le 1^{er} juillet, il passa au maquis de Vabre, comme aumônier de zone. Des armes étaient fréquemment parachutées dans le triangle Castres-Vabre-Brassac. La libération de Castres eut lieu le 21 août 1944, puis celle de la région du Saint-Ponais et du Minervois — il y eut, hélas ! des victimes. C'est à Vabre, son village natal, que Jean Cadier vécut la Libération, le 31 août. Le maquis alors se disloqua, d'aucuns rejoignirent la Première Armée. Cadier vint reprendre pied un moment à Montpellier. Les obsèques officielles du Major Flandre eurent lieu le 14 novembre. Le pasteur Cadier les présida, dans le temple de la rue Brueys. *«Dans une âme, dit-il dans son sermon, ce que Dieu a mis de son esprit ne saurait périr sous les balles des bourreaux. La vie triomphe»* ... Appelé par le Général de Lattre de Tassigny, il rejoignit la Première Armée comme aumônier militaire, à Guebwiller, en février 1945. Il la suivit à Lindau, à Constance. A la fin de l'année 1945, il revient à Montpellier, il est membre du Comité de Libération de la ville. C'est cette même année qu'il eut la douleur de perdre sa femme. Il devait, deux années plus tard, épouser en secondes noces Annette Warnery.

A Montpellier, Jean Cadier retrouva, avec son ministère, son professorat et ses études. Nommé à cette époque titulaire de la chaire de théologie systématique, il prépara sa thèse de doctorat en théologie, qu'il soutint avec succès en 1951, sur le sujet *«La doctrine calviniste de la Sainte Cène»*. Par la suite, il publia *«Calvin, l'homme que Dieu a dompté»*, en 1958. Puis *«Jean Calvin»*, en 1966. Et encore, *«Calvin, sa vie, son œuvre, sa philosophie»*, en 1967. Sans compter les très nombreux

articles qui ont trait, de près ou de loin, au réformateur de Genève ainsi que les articles «*Calvin*» et «*Calvinisme*» de l'*Encyclopaedia Universalis*, Cadier nous présente Calvin comme «*le réformateur malgré lui*», comme «*l'homme que Dieu a dompté*». Timide, de santé chancelante, ami de l'étude et du «recoi», Calvin, nous dit-il, fut jeté dans les plus âpres combats. Pour la vérité et pour la pureté des mœurs, il dut lutter sans cesse, lui, l'ami des belles lettres et de l'humanisme, expérimentant ainsi la main-mise de Dieu sur sa propre vie et la toute-puissance de la grâce. Cadier entend même disculper Calvin des griefs dont on le charge habituellement. Ce que l'on prend pour de l'ambition, de la dureté, de l'orgueil, était en réalité, dit Cadier, force d'âme, courage, volonté de faire triompher la cause de Dieu et de soustraire le gouvernement de l'Eglise à la juridiction des magistrats et des Conseils de Genève. Dictature ? théocratie ? allons donc ! il n'a jamais fait partie des Conseils, n'a jamais eu police ni armée ; il n'eut jamais d'autres armes que la parole de Dieu. Pour ce qui concerne Michel Servet, Calvin fut certes pour lui un accusateur obstiné, mais c'est le Conseil de Genève, et non pas lui, qui le condamna au bûcher. Quant au texte de Voltaire sur la question, il est, nous dit Cadier, un tissu de mensonges. Je ne suis pas historien moi-même pour trancher le débat. M'intéressent davantage les idées. Et de ce point de vue, la lecture que Cadier fait de Calvin m'apparaît tout à fait intéressante et riche. C'est une lecture en profondeur, à la fois savante et ardente, préoccupée de dépouiller le calvinisme de toutes les déformations et scléroses dont il a pâti au cours des siècles, préoccupée surtout de situer exactement Calvin dans la droite ligne de la tradition, par St Augustin à St Paul.

Sur la question particulière de l'Eucharistie, à laquelle il consacra sa thèse de doctorat, Cadier professe que la pensée de Calvin est encore trop ignorée. Nous lisons dans l'avant-propos de cette thèse : «*La présence réelle du Christ dans la communion a été laissée dans l'ombre*». C'est par une recherche dogmatique plus poussée, ajoute-t-il, et non pas par un retour aux polémiques passées, que nous pourrions faire avancer sur ce point capital la question de l'unité entre les Eglises chrétiennes. S'il constate avec plaisir que la célébration de la Cène est maintenant bien plus fréquente dans l'Eglise réformée (Calvin la souhaitait chaque dimanche, mais il n'osa la proposer que mensuelle — et elle fut en fait ramenée à quatre fois l'an), Cadier ajoute : «*Notre conviction profonde est que la Sainte Cène doit être célébrée d'une manière encore plus fréquente dans l'Eglise réformée... A mon avis, tout culte sans Sainte Cène est un culte incomplet. Le culte réformé a deux pôles, la Parole et le Sacrement. Aucun ne doit être sacrifié à l'autre*». Le calvinisme

de Cadier est donc un calvinisme qui se veut parfaitement authentique, pur, exigeant, qui ne s'embarrasse ni des fantaisies rationalistes du libéralisme de naguère, ni des recherches par trop confuses d'une certaine théologie contemporaine. L'orthodoxie la plus ferme qui soit, le noyau dur de la vérité, dans la fidélité à la tradition toujours à retrouver pour la garder toujours, voilà ce à quoi il tient par-dessus tout.

Quel est-il donc ce noyau pur du calvinisme ? *«Dieu nous a créés et mis au monde pour être glorifié en nous. Il est donc bien raisonnable que nous rapportions notre vie à sa gloire»*. C'est sur ces mots que s'ouvre le catéchisme de Calvin. Et c'est toujours à cela qu'il en revient : la souveraineté de Dieu sur toute notre vie. L'adoration et le service de Dieu. La gloire de Dieu : *«A Dieu seul la gloire»*. Et la relation vivante avec le Christ. A partir de là tout s'ordonne : le péché, la grâce, le salut, la prière, bref toute la doctrine et toute la pratique. Tel est ce calvinisme retrouvé, revivifié, au terme d'un effort de plusieurs dizaines d'années, ce néo-calvinisme comme l'on dit parfois, et qui constitue aux yeux de Cadier l'essence même du message de Calvin. Et aussi l'essence de sa propre pensée et de sa pratique.

Au rappel de cette devise de Calvin, *«Soli Deo gloria»*, A Dieu seul la gloire, je ne puis m'empêcher de penser à cette autre devise si voisine en vérité et qui est celle de St Ignace de Loyola, *«Ad maiorem Dei gloriam»*, Pour la plus grande gloire de Dieu. Le rapprochement n'est pas fortuit. C'est au moment où Calvin quittait le Collège Montaigu, à Paris, en 1528, qu'Ignace de Loyola y entra. Mais il ne semble pas qu'ils se soient rencontrés. Si cette rencontre avait eu lieu, l'histoire de l'Eglise eût peut-être été toute différente. Mais on ne refait pas l'histoire. Il s'est trouvé en fait que leur route vers Dieu, commune en ce point, un jour sur d'autres points se scinda. C'est le drame de toutes les divisions des Eglises chrétiennes et de toutes les religions. L'œcuménisme est un effort pour remonter le courant, jusqu'à la source, et y retrouver l'unité primordiale. Le pasteur Cadier fut un œcuméniste convaincu et actif. Oui, à la fois très ferme en matière doctrinale, très protestant, très calviniste, typiquement et profondément réformé, et tout autant très sincèrement œcuménique. Ouvert au dialogue et à la recherche commune.

Dès son arrivée à Montpellier, le pasteur Cadier manifesta des préoccupations œcuméniques. Dès l'année 1937, il participait à des réunions œcuméniques, où catholiques et protestants se retrouvaient périodiquement, dans la recherche théologique et la prière. Les premières réunions se tenaient chez les Humbert, à l'Enclos St François. C'étaient des réunions informelles, dirions-nous aujourd'hui, et dont

les membres variaient selon les années et les circonstances ; mais le pasteur Cadier y était très fidèle. Aimé Forest en était aussi un participant assidu. Et vous n'ignorez pas, chers confrères de l'Académie, que c'est pour avoir lié amitié avec Cadier dans ces cercles œcuméniques que Jean Guitton vint présider, en 1975, la séance où Cadier rendait compte de son année de Président de l'Académie. Le pasteur Cadier a bien connu l'abbé Couturier, cet apôtre ardent de l'unité des Eglises ; il a été invité par lui aux réunions du groupe des Dombes, auxquelles il participa de 1946 à 1953. L'annonce du Concile Vatican II fit naître chez lui beaucoup de joie et d'espoir. Il fit à ce sujet une communication à l'Académie : il y notait avec plaisir que le langage de l'Eglise catholique envers les Protestants était devenu beaucoup plus fraternel. Il s'intéressait beaucoup aux publications catholiques sur l'œcuménisme. Et quand il fut devenu doyen de la Faculté de théologie protestante, il prit à cœur de pourvoir abondamment de livres de théologie catholique la bibliothèque de la Faculté.

Après la première session du Concile, en décembre 1962, Mgr Tourel, rendant visite au pasteur Rimbaud, son ancien compagnon de captivité et ami, fit part de sa décision de créer un Secrétariat diocésain pour l'unité des chrétiens. Le doyen Cadier assistait à cette rencontre. Il s'employa alors à créer du côté protestant un organisme correspondant. Ainsi naquit la Commission des relations avec le catholicisme, qui devait plus tard donner naissance, sur le plan national, à la Commission œcuménique.

Sur la question — combien essentielle — de l'Eucharistie, il ne s'agit point ici d'entrer dans le détail des débats théologiques, le sujet est trop délicat pour être traité en quelques mots. Je noterai seulement deux textes de Cadier. Le premier est un article publié en décembre 1970 dans la revue *«Ichthus»* sous le titre *«Que penser des célébrations eucharistiques communes entre catholiques et protestants ?»*. Face à ces actes d'intercommunion que l'on dit «sauvages», «informels», il a une attitude pleine de prudence et de sagesse pastorale. Ces actes, dit-il, révèlent à la fois une grande souffrance, qui tient à la séparation, et une grande espérance. Mais, à l'heure qu'il est, ces célébrations ne peuvent être faites que dans l'ambiguïté. Elles devancent les temps. Il faut donc s'en abstenir, si pénible que cela soit. Deux ans plus tard, en 1972, paraissait *«l'accord des Dombes»* sur l'Eucharistie, dans lequel les membres du groupe, catholiques et protestants, déclarent : *«nous confessons unanimement la présence réelle, vivante et agissante du Christ dans ce sacrement»*. A cette occasion le pasteur Cadier fit un exposé à l'Académie intitulé *«où en est l'œcuménisme ?»* Il y signalait deux événements œcuméniques qui s'étaient

produits dans l'année : la traduction œcuménique de la Bible (il ne s'agissait alors que du Nouveau Testament) et l'accord des Dombes sur l'Eucharistie. Il déclarait se réjouir profondément de cet accord, exprimant l'espoir que les difficultés restantes trouvent bientôt une solution. C'est à cette époque qu'il confiait à un de ses amis catholiques : *«j'espère qu'un jour je pourrai célébrer un culte où il vous sera possible à vous de communier»*. Evidemment, Mesdames et Messieurs, il subsiste encore un certain nombre de divergences et de difficultés, soit sur l'Eucharistie, soit surtout sur la question des ministères, malgré l'accord partiel auquel est parvenu sur ce sujet le même groupe des Dombes, en 1973.

Lorsque je réfléchis, en philosophe, sur ce problème de la diversité des religions en général, des dissensions des Eglises chrétiennes, et de la solution que l'œcuménisme s'efforce d'y apporter, je me dis tout d'abord qu'il n'y a pas lieu d'être tellement étonné des divergences, ni même des dissensions. C'est un si grand mystère pour l'homme d'aller vers Dieu que les voies en sont nécessairement différentes et à la mesure de chacun. Et si les luttes sont parfois rudes, si elles ont été parfois dans le passé d'une violence de tous points condamnable, elles sont cependant l'attestation qu'il s'agit ici de choses auxquelles on croit de toute son âme, auxquelles on tient plus qu'à sa vie même. Vouloir faire cesser les luttes religieuses par l'en-deçà, je veux dire par l'indifférentisme, serait pire que tout. L'union ne se fera pas par réduction au même dénominateur, ni par mode de compromis, ni par abandons partiels. Il m'a été donné au cours de la dernière guerre d'agir auprès d'Ukrainiens et Ukrainiennes, déportés du travail en Allemagne, pour les aider à résister aux attaques d'un certain prédicant d'une certaine secte et à leur permettre ainsi de rester fidèles à leur foi orthodoxe. Il n'est demandé à personne au nom de l'œcuménisme de renoncer à sa foi, mais au contraire de la retrouver en soi plus authentique et plus pure. Il n'est de dépassement valable que par en-haut, chacun tenant bien ferme sa croyance et sa foi, dans la souffrance de la séparation, mais les yeux fixés sur l'unité et travaillant à la faire advenir.

Jusqu'à quel point cette unité dépend-elle de nous ? Je me souviens avoir donné, au Congrès de Philosophie de Bruxelles-Louvain en 1964, une communication sur le thème *«Vérité, tolérance et respect des personnes»*. Il s'agissait au fond de ce même problème de la vérité et du scandale qu'il y a à voir des esprits pareillement intelligents, pareillement avides de vérité, ne pouvoir parvenir à une même vision de la vérité. J'en tirais argument en faveur de l'existence de Dieu, en qui seul, comme les parallèles à l'infini, les vérités diverses, voire contradictoires, se peuvent accorder. De même que le *je* et le *tu* ne peuvent s'unir que dans le *Toi* absolu,

de la même manière peut-être les esprits ne peuvent-ils trouver qu'en Dieu le lieu de leur rencontre et de leur harmonie. Je pose donc à nouveau la question : dans quelle mesure l'unité est-elle en notre pouvoir ? Il dépend de nous sans aucun doute de procurer l'union des cœurs, des bonnes volontés, du travail en commun. Mais peut-on en dire autant de l'unité des esprits, des interprétations, des doctrines ? Là est justement le problème, évoqué à l'instant, celui de la vérité. Nous n'avons point de garantie que ce problème doive trouver sa solution dans l'ici-bas — et cela, à cause de la limitation et de l'infirmité de nos esprits. Nous savons pourtant que de toute manière les murs de la séparation, comme on l'a dit, ne montent pas jusqu'au ciel. Que l'unité est en Dieu, même si nous ne parvenons pas encore à l'apercevoir. Nous savons aussi qu'il est possible d'approcher toujours davantage, de part et d'autre, la vérité une, dans la mesure où l'on est amené bien souvent à découvrir que c'est une même et identique foi qui s'exprime dans des constructions théologiques différentes, et que la diversité est alors beaucoup plus dans les insistances, les harmoniques ou les styles, que dans la substance même. Et nous savons surtout que, transcendant le plan de l'union des cœurs et celui de l'unité des esprits, il y a la communion des âmes qui, elle, est déjà réalisée, d'une réalité surnaturelle, dans le vécu de la même grâce du Christ. Cela est d'un autre ordre, comme dirait Pascal. Mais c'est l'essentiel. A ce niveau de profondeur, l'unité est déjà une réalité. Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Quant à la réalisation de l'unité plénière à tous les niveaux, unité à laquelle nous avons le devoir de travailler, elle constitue une tâche longue et ardue. Il y faut de difficiles recherches théologiques, dans le respect mutuel, l'amour et la prière. Ceux qui s'adonnent à cette œuvre, catholiques et protestants, méritent toute notre estime. Le pasteur Cadier fut de ceux-là. Et ce qu'il disait au Synode de l'Etoile au sujet de l'union des Eglises réformées, il n'est pas outrecuidant, je crois, de l'appliquer à l'union des Eglises chrétiennes, étant donné qu'il a mené conjointement les deux combats, et avec de plus en plus la conscience qu'il s'agissait d'un même combat : *«Au-dessus de l'impatience des hommes, disait-il, il y a la patience de Dieu»*. Le Diviseur a ouvert des brèches dans le mur de l'Eglise une, mais Lui, Dieu, est *«le Réparateur des brèches»*, selon le mot d'Isaïe, et il œuvre en elle en vue de l'unité. Et il concluait : *«Je crois la Sainte Eglise Universelle»*.

Mesdames et Messieurs, peut-être apercevons-nous un peu mieux maintenant les riches facettes de la personnalité de Jean Cadier. Pour ma part, la lecture de ses œuvres et la méditation de sa vie m'ont conduit à le découvrir en vérité et à l'estimer profondément. Non pas, certes, que nous soyons pleinement d'accord

en tous points, mais sur l'essentiel certainement. Que l'homme ne peut se sauver, et que l'humanité ne peut éviter le suicide où elle court, que par la foi en Dieu et par la grâce du Christ, en cette conviction se rejoignent et s'accordent parfaitement le théologien et le philosophe et l'homme de Dieu. Et encore en cette conviction : que, face à la montée de l'athéisme — et de cet athéisme sournois qu'est le matérialisme pratique — l'union des Eglises est plus nécessaire que jamais.

J'ajouterai maintenant, en terminant, si vous le permettez, quelques traits rapides pour parfaire le portrait. L'œil vif, la voix profonde et rude. Actif, s'intéressant à tout. De santé robuste et de robuste bon sens. L'homme des convictions et des certitudes, l'homme de la confiance assurée. Solide comme le granit du Sidobre. Très ferme sur les principes moraux, rigoureux et strict, attaché aux valeurs traditionnelles, particulièrement à la famille, ennemi déclaré des laxismes modernes, mais ouvert à la saine modernité. Ami du travail intellectuel, des recherches dans les archives et grand dévoreur de livres. De l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, il fut un membre très assidu et il participait avec joie à ses travaux. Son érudition, qui était grande, lui permit de vous donner, chers confrères, de fort intéressantes communications, notamment en matière d'histoire religieuse locale. Homme de relation aisée et agréable, plein d'humour à l'occasion, il était modeste et réservé, beaucoup moins disert que réfléchi, ami du silence et de l'écoute fraternelle. Mais vigoureux et plein de flamme pour proclamer la Parole.

Un trait encore, et le plus important, mais aussi le plus délicat. S'il est possible en effet de décrire quelqu'un par mille traits de caractère, une seule chose permet de le définir : son attitude envers Dieu. Ce qu'il est « devant Dieu » — au sens où l'entend Kierkegaard. Dans le saint des saints de son âme. Mais cela ne se laisse guère apercevoir de l'extérieur et on ne peut rien avancer en ce domaine qu'avec crainte et tremblement. Disons néanmoins que Jean Cadier fut un homme de prière. Et ce qui m'autorise à le dire, c'est que très souvent dans ses sermons il nous parle de la prière, de l'humilité profonde que demande la vraie prière ; c'est aussi qu'il nous a laissé, dans *« la Revue réformée »*, un bel article sur *« l'exaucement et le non-exaucement de la prière »*. Sa prière fut à l'image du personnage : discrète et sobre, mais solide comme sa foi. Enracinée en Dieu. C'est elle qui lui permit de supporter chrétiennement, et sans jamais se départir de son sourire, les deux pénibles années de dialyse qui marquèrent pour lui la fin de l'épreuve terrestre.

« Ô Dieu, tu m'as saisi, tu m'as contraint, tu m'as parfois brisé, s'écriait-il dans son allocution de consécration pastorale. Mais dans ton infinie miséricorde, tu



m'as relevé et m'as donné la joie de faire quelque chose pour toi. Ô Dieu, je t'appartiens, fais de moi ce qui te semblera bon, car tu m'as racheté à grand prix...». Comme tous ceux qui ont fait don à Dieu de leur vie, Jean Cadier, depuis le jour où, dans la fraîcheur de ses dix-douze ans, «sur la côte qui au travers des vignes monte vers le plateau» dans les monts du Béarn, il entendit l'appel de Dieu, jusqu'au jour, où il s'éteignit, le 28 janvier 1981, Jean Cadier ne voulut connaître rien d'autre que «Jésus-Christ le Sauveur vivant», n'œuvrer à rien d'autre qu'à «la seule gloire de Dieu», et n'être rien d'autre lui-même que l'annonceur de la Parole et «le témoin de la Résurrection».

Pierre MASSET

RÉPONSE DE M. Henri VIDAL

Indifférente aux honneurs du monde, fût-il ecclésiastique, et aux variations de la mode, même post-conciliaire, l'Académie, par ma bouche, ne saurait vous appeler «Monsieur le Chanoine» ou «Mon Père». Parce qu'elle reste fidèle à une longue tradition de courtoisie dans l'égalité, souffrez que je vous dise : «Monsieur».

Sachez donc, Monsieur, que vous êtes né en 1922, à Saint-Jean-de-Védas, dans une famille où l'on était viticulteur de père en fils. Votre mère, institutrice libre jusqu'à son mariage, était originaire de Montpeyroux, où vos grands-parents maternels avaient exercé des métiers traditionnels en Languedoc : votre grand-père faisait le charroi des marchandises et portait à travers la France, notamment jusqu'à Paris, les produits du terroir, vins, huile et olives, tandis que votre grand-mère fabriquait le verdet ou élevait des vers à soie.

Elève à l'école libre, puis, pendant un an, à l'école publique de Saint-Jean-de-Védas, vous avez eu, à douze ans, le choix entre l'école supérieure de Paulhan où vous étiez reçu premier et le petit séminaire Saint-Roch. Vous répondez au premier appel de votre vocation et vous êtes admis au petit séminaire, en 4ème, avec l'obligation de rattraper par vos propres moyens vos camarades en grec et en latin.

Alors s'ouvre pour vous le chemin essentiel de votre existence : après vos études au petit et au grand séminaires, vous êtes ordonné prêtre en décembre 1946. Aussitôt, vous êtes nommé professeur au petit séminaire et vous enseignez successivement en 6ème, en 4ème et en philosophie, tout en exerçant la fonction ingrate de préfet de discipline. Dans cette maison, vous prenez place au sein d'un corps professoral de prêtres et de laïques pour la plupart étudiants, dont plusieurs membres, Mgr Roucairol, Gérard Cholvy et moi-même, vous ont précédé à l'Académie. Permettez-moi de saluer ici le souvenir du Chanoine Pedrico qui fut notre commun collègue et qui demeure pour ceux qui l'ont connu et donc qui l'ont aimé, une extraordinaire figure de prêtre, d'humaniste et de saint. Après avoir dirigé, de 1956 à 1962, le petit séminaire d'Ardouane près de Saint-Pons, vous êtes appelé, avec le titre de recteur, à la tête du collège Saint-François Régis que la Compagnie de Jésus avait décidé d'abandonner. Vous y êtes toujours. Mais, au gré des variations de la législation scolaire, tantôt vous administrez cette seule maison, tantôt, de 1965 à 1980, vous réunissez sous votre houlette rectorale l'Enclos Tissié-Sarrus et l'Enclos Saint-François.

Je n'insisterai pas sur ces tâches de direction. Il vous appartient, invisible et présent, de coordonner et d'animer un enseignement cahoté de réforme en réforme, et une catéchèse, qui, paraît-il, est en voie de mutation, d'écouter maîtres, parents et élèves, de concilier plus que de trancher, de suggérer plus que de commander, sans oublier de satisfaire aux exigences des administrations diverses, qui, veillant au respect des textes, en défendent parfois la lettre et même les virgules.

Ainsi, vous avez consacré jusqu'à présent votre vie sacerdotale au service de l'école et, pour l'essentiel, dans trois maisons chères aux Montpelliérains : le petit séminaire Saint-Roch que la volonté impérieuse d'un grand évêque, Monseigneur Mignen, fit surgir de terre grâce aux sacrifices considérables de la générosité catholique, le collège Saint-François Régis qui avait prolongé jusqu'à nous l'enseignement brillant et la présence à éclipse des Jésuites et Pierre-Rouge qui, non content d'être un établissement exemplaire, a si fortement marqué son empreinte dans le triple domaine de la pédagogie, de la liturgie et de la musique sacrée. Aujourd'hui, il est difficile de nourrir des illusions sur le sort de l'enseignement libre. Pourtant les écoles libres, celles-là et les autres et peut-être celles-là plus que les autres, devraient inviter à la réflexion ceux qui les soutiennent comme ceux qui voudraient les abandonner. Elles ne justifient pas la liberté d'enseignement car une liberté ne se justifie pas, elle se conquiert, elle se vit et, si nécessaire, elle se défend. Mais ces écoles portent témoignage. Par leur histoire, elles témoignent de la somme de dévouements,

d'efforts et de sacrifices consentis pour les créer et les faire vivre. Par leurs résultats, elles témoignent de la qualité de l'enseignement qu'elles dispensent. Elles doivent témoigner, d'abord et toujours, que leur raison d'être a été et demeure leur vocation chrétienne, c'est-à-dire la primauté, la valeur, l'efficacité et l'orthodoxie de la formation religieuse et de l'enseignement du catéchisme.

Sur l'itinéraire d'une existence simple et féconde qui vous conduit de Saint-Jean-de-Védas à l'Enclos Tissié-Sarrus, la vie s'est chargée de broder d'étonnantes variations qui ont fait de vous un philosophe, un polygotte et un grand voyageur.

Dès votre nomination au petit séminaire, vous vous êtes orienté vers la philosophie par goût personnel et par obéissance à vos supérieurs. L'Académie, déjà, vous accueillait à la Faculté des Lettres, puisque nos éminents confrères Aimé Forest, Ferdinand Alquié et Michel Navratil furent vos maîtres en philosophie. Licencié en 1958, vous obtenez en 1960 le diplôme d'Etudes Supérieures avec un mémoire sur *le sens de l'espérance humaine*. Vous ouvrez ainsi une piste sur laquelle vous n'êtes pas encore allé plus avant.

La Faculté a fait de vous un philosophe. Livre après livre, article après article, vous avez édifié une œuvre déjà considérable qui compte six livres, plus de vingt articles et sept communications à des congrès de philosophie. Les analyser dépasserait aussi largement le temps imparti que la compétence de votre parrain. Mais pour ne pas donner trop de regrets à ceux qui connaissent votre labeur et pour éveiller chez ceux qui ignorent vos ouvrages, s'il en existe, l'envie de les lire, je voudrais seulement rappeler les deux axes fondamentaux de votre recherche.

D'abord la philosophie de Jacques Paliard, vers laquelle Aimé Forest vous avait orienté lorsque vous cherchiez un sujet de thèse. L'homme était d'une rare qualité : «D'allure un peu solennelle et volontiers distant, Jacques Paliard tenait à la fois du philosophe antique et du philosophe à la Rembrandt. Le clair-obscur ne le gênait pas... Ce climat de pénombre, qui était ici profondeur, a contribué à dresser son personnage, dans sa grandeur et son isolement, comme un irrécusable témoin du spirituel... La philosophie était la respiration de son esprit, comme la mystique était la respiration de son âme : là, la réflexion, ici l'aspiration, mais se joignant en une synthèse qui allait se réalisant de plus en plus, à mesure que le cours de la vie amenait à son achèvement la dialectique de sa propre conscience».

Ce disciple de Blondel, qui lui succéda dans sa chaire de philosophie à la faculté d'Aix-en-Provence, se situait ainsi au confluent du blondélisme, du spiritua-

tualisme de Maine de Biran et de la mystique de Saint Jean de la Croix. « Cette philosophie... trouve en Dieu seul la vie, le mouvement et l'être et unit dans une démarche unique la recherche réflexive, le mouvement de la dialectique et l'élan de la prière ».

Une pensée aussi haute n'attire pas les foules. Pour la faire connaître, vous avez tenté d'en faire une synthèse critique dans votre thèse, intitulée : *La dialectique de la conscience chez Jacques Paliard. Introduction à la pensée de Jacques Paliard*. La Faculté des Lettres l'a aussitôt accueillie dans la collection de ses publications. C'était certes un honneur pour un débutant. Comment s'en étonner ? Quel universitaire ne rêve pas un jour, en sachant la vanité d'un tel rêve, de voir s'élever sur son œuvre un pareil monument ? Permettez-moi d'admirer le monument, mais en restant sur le seuil, tel un catéchumène indigne de participer à la célébration du mystère.

La soutenance de votre thèse et la conquête du doctorat n'ont point clos votre recherche en ce domaine. L'analyse chez vous a suivi la synthèse et le 25^{ème} anniversaire de la mort de Jacques Paliard vous a donné l'occasion d'attirer l'attention sur la pensée du philosophe aixois. Héraut inlassable d'un héros inconnu, vous avez publié à cette occasion dix articles dans des revues françaises, anglaise, italienne et espagnole. Espérons que le 50^{ème} anniversaire de sa mort vous permettra de constater que le grain que vous avez si généreusement prodigué est tombé dans la bonne terre. En tout cas, ces publications permettent, même au profane, d'apprécier la maîtrise du vocabulaire, la rigueur de la méthode, la clarté et l'élégance de l'exposé. Vos lecteurs retrouvent ces qualités, avec le même plaisir, dans le reste de votre œuvre.

A côté de votre réflexion toujours reprise sur la pensée de Jacques Paliard, votre recherche s'est orientée vers le marxisme. Vous ne pouvez nier votre amour pour les contrastes. Vous avez donc lu Marx, ce qui est fort rare : peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles vous n'êtes pas devenu marxiste. Quatre livres, en laissant à regret vos articles, jalonnent votre enquête. Je citerai d'abord *les 50 mots-clés du marxisme*, paru en 1970 et traduit en espagnol, italien, portugais et japonais : ouvrage d'autant plus redoutable qu'il est simple, clair et objectif. Avec *le marxisme dans la conscience moderne*, vous avez voulu montrer « l'importance du fait marxiste dans le monde contemporain » et surtout dans la société française. Vous avez mesuré la place du marxisme, considérable encore que souvent mal appréhendée dans son ensemble, dans le discours commun, dans la philosophie et aussi

dans la théologie, dans les sciences, dans l'esthétique et dans la vie quotidienne. Vos lectures apparaissent innombrables et pourtant, parmi les théologiens de la révolution, à côté de français et de sud-américains, je n'ai pas relevé le nom d'un seul théologien polonais : je ne pense pas qu'il s'agisse d'une lacune ou d'un hasard.

En attendant une étude critique du marxisme à laquelle vous songez, vous avez exercé votre curiosité à l'égard de deux hérétiques de l'Eglise marxiste : Marcuse et Mao-tsé-toung.

Alors que les Etats-Unis, l'Allemagne et l'Italie connaissaient Marcuse, ce professeur américain d'origine allemande était presque inconnu en France jusqu'en 1968. Les événements du mois de mai ont marqué l'épiphanie tintamaresque du nouveau prophète. Il n'en est pas responsable. Mais «ce décor apocalyptique convenait parfaitement à l'orchestration du thème du Grand Refus. C'est ce thème en effet que Marcuse reprend inlassablement dans tous ses ouvrages : ne pas pactiser avec la société industrielle avancée, ne pas pactiser avec la répression. Non pas le réformisme, mais la rupture, le Grand Refus». Les étudiants de mai trouvaient là un maître à penser. Il ne restait plus aux éditeurs capitalistes, habiles dans l'art des récupérations, qu'à diffuser massivement son œuvre aux lecteurs français.

Cette œuvre, vous avez voulu, dès 1969, la présenter et la critiquer. Les trois premières parties de votre livre inventorient les thèses essentielles de Marcuse relatives à la société industrielle avancée qu'il critique, au monde nouveau dont il rêve, à la praxis révolutionnaire qui en permettra l'avènement. Après vous être totalement effacé derrière l'auteur, vous entrez en scène, avec une belle profession de foi : «l'honnêteté intellectuelle, qui est le fait de tout philosophe digne de ce nom, requiert l'examen objectif et impartial de la pensée des autres — c'est la vraie manière de la respecter — en même temps que la critique rigoureuse de cette pensée — c'est la vraie manière pour le philosophe de respecter sa propre pensée». Alors, appelant un instant à la rescousse psychiatres et marxistes qui répudient avec une égale vigueur la synthèse de Freud et de Marx tentée par Marcuse, vous entamez la critique de cette philosophie. 70 pages après, vous achevez votre tâche dans un champ de ruines et, si vous reconnaissez que Marcuse invite à la réflexion, vous concluez paisiblement que «finalement la réponse qu'il apporte aux problèmes de notre temps est... non seulement insuffisante ou vide, mais fausse et dangereuse».

Mao-tsé-toung a été, avec Marcuse et Marx, un des dieux de mai 1968. Peut-être avez-vous trouvé dans cette convergence un motif supplémentaire pour l'interroger. Le livre que vous lui avez consacré, *L'empereur Mao, essai sur le maoïsme*, a paru

en 1979, donc après la mort de Mao et avant le triomphe de Deng Xiao-Ping. Cette excellente étude où confluent l'histoire, la pensée et la politique, orchestre un thème central : sous des apparences marxistes, le maoïsme, un pseudo-marxisme, trouve sa source, son efficacité et son sens dans la tradition chinoise. Pour des raisons historiques, Mao-tsé-toung a dû jouer un rôle et choisir son camp. «Il s'était donné un masque, il incarnait un personnage. Le masque marxiste. La mort a fait tomber le masque, elle a dépouillé le personnage. Il nous apparaît dans la vérité de son être. Derrière la livrée marxiste, c'est l'empereur Mao qui se révèle. L'empereur chinois, avec ses grandeurs et ses faiblesses». La démonstration est rigoureuse et le résultat, éclatant. Il est impossible de parler sérieusement de la Chine sans vous avoir lu.

Sans doute, vous n'avez pas lu les œuvres de Mao dans le texte. On pourra vous pardonner d'autant plus cette lacune que vous avez lu Marcuse en anglais, Marx en allemand et ses glossateurs en russe, car, chez vous, le philosophe se double d'un polygotte.

Comme les enfants de votre génération élevés dans nos villages, vous parlez le languedocien ; comme vos condisciples, vous avez appris à écrire correctement le français, ce qui tend à passer de mode ; comme tous les séminaristes, vous avez été initié au grec et au latin. L'Eglise catholique savait et Rome, fidèle à l'enseignement du dernier Concile, sait toujours que le latin est le signe et l'instrument de l'unité de la foi, de la théologie, de la liturgie et du droit canonique. Pour annoncer l'Evangile, il paraissait bon de le faire goûter à ceux qui devaient en devenir les messagers dans la langue grecque à travers laquelle le Christ a voulu que sa Parole soit conservée. L'étude d'une langue vivante était alors considérée comme un art d'agrément et seul l'examineur de service au baccalauréat pouvait faire semblant de croire que vous parliez espagnol.

Puis vinrent la guerre et, après les chantiers de jeunesse, le service du travail obligatoire en Allemagne. Vous découvrez alors les suites fâcheuses de la Tour de Babel et les avantages d'une Pentecôte individuelle. Vous voilà parlant allemand avec les Allemands, italien avec les Italiens et russe avec les Russes. Vous n'avez pas de dictionnaire russe. Qu'importe ! En attendant l'envoi tardif d'un dictionnaire Poucet, vous confectionnez votre propre lexique. A votre retour à Montpellier, il ne vous reste plus qu'à perfectionner vos connaissances en russe avec le Professeur Tesnières qui impressionnait les étudiants, car les professeurs étaient alors impressionnants et les étudiants, impressionnables, par sa barbe flamboyante et sa maîtrise

des langues slaves. Il vous suffisait d'apprendre l'anglais — quelques remplacements de curé en Angleterre y ont pourvu — de reprendre sérieusement l'espagnol et, au gré de vos voyages, d'enrichir votre panoplie du portugais, du serbe et du croate.

Un tel bilan témoigne de quelques dons, de beaucoup de travail et de méthode, mais aussi d'une intense curiosité intellectuelle. La linguistique vous attire dans la mesure où elle vous aide à trouver dans le foisonnement des langues, les techniques de la communication et les secrets d'un mécanisme intellectuel. Le polyglotte en vous rencontre le philosophe et sert efficacement le voyageur.

Votre expédition forcée en Allemagne constituait une fâcheuse invitation au voyage. Une fois la paix revenue, vous vous êtes senti plus proche de Descartes que de Pascal. Négligeant la suggestion du second qui voulait confiner le penseur dans sa chambre, vous avez volontiers suivi l'appel du *Discours de la Méthode* à feuilleter le «grand livre du monde». Les débuts sont relativement modestes et vous découvrez l'Europe. Les «charters», pardonnez cet anglicisme malheureusement sans équivalent français, ont sonné pour vous l'heure de l'exploration planétaire. Vous commencez par les Indes en 1968 et, depuis lors, vous poursuivez la conquête du monde. Elle est presque achevée : en attendant la Lune, il ne vous reste plus à découvrir que le Bengladesh, les terres désolées de l'ancienne Indochine et quelques régions de l'Afrique centrale et occidentale. La règlementation chinoise a réussi, et le cas est unique dans vos pérégrinations, à vous imposer le voyage collectif et organisé. Mais, seul, vous avez parcouru l'U.R.S.S. de Léninegrad au Caucase et de la Sibérie aux oasis de l'Asie Centrale : excellent exercice, de surcroît, qui vous a évité les illusions des marxistes en chambre.

Au milieu du chemin de la vie et en marge de vos recherches sur Paliard et sur Marx, et pour exprimer avec force la convergence de votre expérience et de votre pensée, de votre action et de votre foi, vous avez publié un livre qui vous est cher et que vous avez intitulé *Comment croire ? La foi et la philosophie moderne*. Il me paraît dominer par l'idée que foi et raison ne sont pas antagonistes et que la foi a besoin de la raison. «Le Dieu de la foi est autre et bien plus riche que le Dieu de la métaphysique, il l'englobe et le dépasse... La raison ne saurait certes produire la foi, mais la foi ne doit pas ignorer la raison ou l'exclure. La raison est présente et vivante dans la foi». Tout votre livre s'efforce d'illustrer ces idées, qui, parce que traditionnelles, sont fort contestées aujourd'hui. Aussi, après avoir situé le problème de Dieu dans la pensée contemporaine, vous conduisez votre lecteur de bonne foi à travers «les champs de la signification», ce qui est

une manière moderne et très personnelle de repenser les preuves de l'existence de Dieu. «L'examen critique de la signification» vous permet d'établir Dieu comme le sens absolu, à la fois le sens du sens et le sens des sens. Vous ne vous contentez pas d'amener votre lecteur jusqu'au «seuil philosophique de la croyance», vous le conduisez à la foi vécue. Toute votre conclusion serait à citer. Permettez-moi d'en extraire quelques phrases :

«Peut-être le croyant et l'incroyant ne sont-ils pas si éloignés l'un de l'autre. Car d'une part la foi est beaucoup plus attente que possession, elle comporte incertitude et interrogation à l'intérieur même de la certitude... Mais inversement l'incroyant n'est peut-être pas si éloigné de Dieu qu'il paraît et souvent le voile est bien tenu qui le sépare de Dieu... Et il faut bien peu de chose — un petit changement dans le secret de notre cœur — pour que cela même qui nous cachait Dieu nous le révèle en pleine lumière... Les disciples d'Emmaüs cheminaient avec le Christ, mais ils ne le reconnaissaient pas ; c'est seulement au geste familier de la fraction du pain que leurs yeux s'ouvrirent. De même l'incroyant : le jour où ses yeux s'ouvriront à la lumière de la foi, il reconnaîtra alors que Dieu était là, près de lui depuis toujours. Mais pour beaucoup de nos contemporains, pour ceux qui font corps avec la terre qu'ils aiment, ou que la connaissance enivre, ou que passionne l'aventure terrestre, il n'y aura peut-être pas d'autre fraction du pain que la fraction de leur être intime dans la mort, et leurs yeux ne s'ouvriront à la foi qu'en s'ouvrant sur l'au-delà».

Dans l'enseignement comme dans la recherche, dans la connaissance des langues comme dans la découverte des hommes, depuis les oasis du Turkestan jusqu'à votre austère bureau de Tissié-Sarrus où votre exemple invite discrètement le visiteur à glisser sur le linoleum ciré en s'initiant aux techniques du patinage sur feutre, vous trouvez l'unité d'une vie si diverse dans le service du Christ, inséparable pour vous de l'obéissance à l'Eglise.

Ce service du Christ, ce don total à l'Eglise ont aussi dominé la vie de Celui auquel l'Académie vous a appelé à succéder. En vous écoutant, nous avons vu revivre le Doyen Jean Cadier. Avec respect et avec émotion, nous retrouvions la chaleur de sa voix et de son accueil, la simplicité de son comportement, l'ampleur de sa culture, sa charité envers les hommes et sa fermeté dans les principes. Un mot, mieux que d'autres, résume la diversité de son existence et la richesse de sa personnalité. Il était fidèle : fidèle à sa foi, à son ministère, à sa famille, à son pays, à la Faculté de Théologie, à notre Académie. Parce qu'il était fidèle, il

pouvait, authentiquement, être ouvert aux aspirations du présent et aux promesses de l'avenir. Avec gravité et avec espérance, ce calviniste rigoureux participait au dialogue œcuménique également éloigné des confusions et des sectarismes. Comment n'évoquerai-je pas ici l'estime réciproque et profonde qui était née entre le pasteur Cadier et Mgr Raffit mon oncle, et qui, au fil des ans, s'était approfondie en amitié ?

Riche de diversité de ses membres et respectueuse de toutes les convictions, l'Académie a voulu qu'un prêtre succède à un pasteur, un philosophe à un théologien. En vous choisissant, Monsieur, elle savait que, par delà les différences et les divergences, elle trouverait en vous, comme elle avait trouvé en lui, un homme qui témoigne, par toute sa vie, de sa fidélité à l'Esprit.

Henri VIDAL

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Deux personnalités de caractère fort différent, mais réunies par les qualités fondamentales de l'homme humaniste et d'église, tels se présentent à mes yeux Monsieur le Doyen Jean Cadier et Monsieur le Chanoine Pierre Masset.

Avec quelle délicatesse avez-vous fait revivre, Monsieur, l'image du Doyen Cadier, ce Pasteur qui toute sa vie chercha dans les textes bibliques à élaborer sa doctrine si proche du calvinisme, stigmatisa si sévèrement tout ce qui oppose et continue parfois de séparer les hommes de bien, tenta sans cesse tout au cours de son long ministère, par l'exemple, le contact direct, un enseignement remarquable, d'attirer les fidèles et le public vers la réflexion, la prière, l'amour des hommes, la foi dans le Christ !

Quelle chaleur, quel élan, quelle certitude se dégageaient de ses sermons, de ses entretiens, mais, également, quel calme, quelle confiance, quelle tolérance et hauteur de vue imprégnaient ses réflexions philosophiques et métaphysiques !

Ce fût toujours pour nous un très grand plaisir de l'entendre souvent à l'Académie.

Nul mieux que vous, Monsieur, ne pouvait succéder au fauteuil du Doyen Cadier et exprimer si bien la richesse de sa personnalité.

Avec sa verve coutumière et son don de l'analyse, M. Henri Vidal a su mettre en exergue toutes les caractéristiques qui ont attiré l'attention de nos confrères de l'Académie.

Vous avez l'abord froid et réservé, en apparence peu méridional, et à tort ! En réalité, ceci cache une grande affabilité, une chaleur humaine, un contact distingué que les nombreux jeunes gens dont vous avez eu et continuez d'avoir la charge, reconnaissent très rapidement.

Ancien élève de l'Enclos St François, ayant eu trois fils à Tissié-Sarrus et à Pierre Rouge, je ressens avec fierté l'honneur fait à cet Etablissement par l'élection à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier de son Recteur.

Grand voyageur, polygotte, philosophe, écrivain, vous avez acquis une connaissance peu commune de nombreuses parties du monde et de divers courants de pensée, attiré, semble-t-il, particulièrement par les civilisations asiatiques et les conceptions marxistes.

Vous étiez préparé à ces analyses par vos études approfondies de théologie et de philosophie.

Finalement, par l'observation de ces différents aspects de la « Révélation », vous recherchez les marques positives ou négatives, le polymorphisme de l'expression de la présence de Dieu.

Ainsi s'explique votre dernier livre : *« Comment croire ? La foi et la philosophie moderne »*.

Je suis donc très heureux, en tant que Président annuel de l'Académie, de vous féliciter de votre accession au fauteuil de M. le Doyen Cadier, et de vous accueillir parmi les membres de notre Compagnie.

Roger JEAN